

Colloque international, *L'Europe post-totalitaire*, IEP de Paris (GEODE et FNSP), 11-12-13 décembre 2002

*Le jour se lève, L'héritage du totalitarisme en Europe 1953-2005* (dir. S. Courtois), Paris, Editions du Rocher, 2006. (autorisation mise en ligne (Rocher) 28.9.2010).

## **Que reste-t-il de pensée totalitaire dans la gauche radicale actuelle ? (pp. 386-405)**

*Yolène Dilas-Rocherieux*

Crainte envers l'avenir, désinvestissement démocratique, baisse de confiance en les élites politiques, repli sur les groupes identitaires, ce début de XXIème siècle rappelle ces moments historiques où la dislocation du corps social et politique avait servi de terreau aux totalitarismes. A quoi bon s'alarmer ! Si l'on s'en tient au seul paysage politique français, la dictature n'est certainement pas à l'ordre du jour. Mais qu'en est-il de la pensée totalitaire, sachant que sa production fut toujours le fait d'une poignée d'idéologues, un temps considérés comme des fanatiques sans consistance ou de joyeux utopistes ? Lorsqu'en 1902 et 1924, Lénine et Hitler écrivent respectivement *Que faire?* et *Mein kampf*, tous deux sont de parfaits inconnus pour l'ensemble des populations concernées, mais leurs écrits n'en sont pas moins d'essence totalitaire.

Reconnaître ce type de pensée au cœur de nos démocraties, sans présumer de sa mise en action, implique de lui fournir définition à partir d'un corpus idéologique reconnu, nazisme et bolchevisme. Le fait de ne retenir ici que les écrits et les discours de Hitler et de Lénine, élaborés avant et après leur arrivée au pouvoir, peut paraître simplificateur. Mais la méthode offre le moyen d'isoler une logique de pensée axée sur un principe unique : la nécessité d'une société radicalement autre – cité idéale – à faire surgir de la destruction totale d'un ennemi scientifiquement identifié. Pour autant, ce travail de définition ne confond pas les deux visées – le projet nazi n'a rien à voir avec le projet léniniste – mais se limite à démêler les fils d'une pensée complexe entre idéologie, doctrine et utopie, sachant que, pris isolément, ces éléments ne sont pas forcément de dimension totalitaire. Partir du creuset originel pour isoler une pensée spécifique et s'en dissocier pour la replacer dans l'actualité, telle est la démarche de notre investigation.

### **La pensée totalitaire, question de définition**

Des travaux de Hannah Arendt au *Livre noir du communisme*, les recherches sur les totalitarismes retiennent comme cadre référentiel la première guerre mondiale et ses retombées sur les populations civiles en termes de crise économique, de désolation

culturelle, de "brutalisation" <sup>1</sup> et de désarroi politique. La modernité, ses structures et ses valeurs – Etat de droit, démocratie représentative, individualisme et loi positive – se seraient échouées sur les récifs de la guerre et des conquêtes, d'où la délégitimation des idéologies politiques en concurrence : libéralisme, socialisme réformateur et conservatisme. La perte de confiance en les institutions héritées et en leurs représentants aurait permis de rapprocher une communauté d'émotion (individus massifiés en demande de repères et de protection), d'une communauté passionnelle (élite, avant-garde) persuadée d'être en charge d'une mission : faire surgir du chaos un homme et un monde nouveaux. La force d'attraction des totalitarismes tiendrait donc dans la montée en puissance du parti monolithique, creuset identitaire de masse, dans la théâtralisation du pouvoir à travers la figure du chef charismatique, et dans des pratiques axées sur la séduction, la terreur et la gratification. Ainsi se serait imposée une nouvelle légitimité de type révolutionnaire, car fondée sur la volonté et la capacité à crédibiliser un projet impensable – mode de pensée spécifique – et à repousser les limites humaines pour sa concrétisation – mode d'action spécifique.

Dans ses travaux sur le totalitarisme <sup>2</sup>, Hannah Arendt écrit que tous les "ismes" (racisme, communisme, nationalisme, déisme, libéralisme, conservatisme etc.) contiennent en germe le totalitarisme. En bref, une idéologie serait totalitaire à partir du moment où elle se met au service d'un mouvement totalitaire, à la faveur de circonstances historiques favorables. L'idéologie ne fournirait donc pas explication au mouvement totalitaire, lequel serait premier dans l'ordre de construction des systèmes politiques désignés sous ce terme. Or, si l'idéologie est réfutée comme l'élément explicatif de ces phénomènes extrêmes, il est pourtant possible d'identifier la pensée totalitaire bien avant la création de son mouvement porteur, moment où sa mise en action reste du domaine de l'hypothèse. A elle seule, l'idéologie ne dit peut être rien sur la venue des totalitarismes, mais ces derniers sont incompréhensibles sans sa prise en considération. Reste à s'entendre sur la signification même de ce terme.

Selon ses divers décryptages, sociologique, philosophique ou politique, l'idéologie renvoie à une multiplicité de définitions qui se résument en trois grandes lignes. La première, de type anthropologique -- par exemple chez Geertz, privilégie un ensemble de croyances et de valeurs partagées au sein de la modernité, sorte d'identité commune, consciente ou inconsciente, nécessaire à la cohésion sociale. Pour certains, comme Paul Ricoeur, celle-ci implique obligatoirement une distorsion de la réalité, du fait de la diversité des structures politiques, des intérêts de classe et des croyances. La seconde, de dimension militante, la perçoit comme l'idée de l'adversaire, qu'il s'agit de combattre par la lutte démocratique --

---

<sup>1</sup> Au sens de banalisation de la violence, selon George L. Mosse, in *De la grande guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, 1999.

<sup>2</sup> Hannah Arendt, *Les origines du totalitarisme, Eichmann à Jérusalem*, Paris, Quarto/Gallimard, 2002.

chez Raymond Aron -- ou par la violence révolutionnaire, idéologie contre idéologie -- chez Lénine. Enfin, la troisième l'aborde comme idée fautive du monde, instrumentalisée par la classe et les structures dominantes, à déconstruire par l'outil scientifique et l'action radicale - - chez Marx.

En fait, l'idéologie regroupe tout cela à la fois, puisqu'elle relève de l'éducation, de l'imprégnation, du vécu, de l'idée reçue, voire de la propagande, et se nourrit toujours du conflit et de la force du nombre. Pour autant, le sens donné à l'idéologie par les différents penseurs est fonction, comme ce fut le cas pour l'état de nature chez les philosophes du contrat social, de l'ampleur des critiques accordées à la société réelle, de l'objectif visé en matière de programme politique et des moyens désignés pour sa concrétisation. Aussi, retiendrons-nous de l'idéologie une ligne forte de pensée, un discours axé sur une grande idée qui aboutit à une certaine vision du monde (intégrant obligatoirement la notion de distorsion du réel) et qui suggère des moyens d'action pour sa transformation.

Si l'on s'en tient à cette définition, les lignes de pensée repérables dans les écrits de Lénine et de Hitler sont radicalement éloignées l'une de l'autre. L'une s'ouvre au monde des exploités, des aliénés, avec l'annonce d'une libération prochaine : " [...] *la tâche qui est nôtre de libérer un peuple entier du joug de l'autocratie*" <sup>3</sup>, et la promesse d'une perfection sociale et de bonheur commun dans une société où "*chacun puisera librement selon ses besoins*" <sup>4</sup>. L'autre appelle de ses vœux un monde hostile à la différence, excluant et porté par la haine raciale : "[...] *il ne pouvait être question d'Allemands appartenant à une confession particulière, mais bien d'un peuple à part [ici les Juifs]*" <sup>5</sup>, pour imposer les conditions de la race dite supérieure : "*Les Allemands devront constituer entre eux une société fermée comme une forteresse. Le dernier de nos palefreniers doit être supérieur à n'importe quel indigène*" <sup>6</sup>.

Mais toutes deux fonctionnent en termes de libération globale d'une entité raciale ou de classe – l'individu et la société n'ont ici aucune valeur –, laquelle serait parvenue au stade historique et sociétal de totale décomposition ou de totale aliénation. L'ampleur du mal dévoilé, dégénérescence, corruption, pourriture, exploitation, est directement imputée à une catégorie de population vouée de ce fait à la disparition. Mais dans l'ordre des priorités pour parvenir au but final, est située la chute du parlementarisme bourgeois, dont l'humanisme et le pluralisme masqueraient l'ambition, l'intérêt particulier, la trahison, le mensonge.

Dès 1902, la pensée de Lénine est fixée sur ces "démocrates petits-bourgeois", plus particulièrement "les pseudo-socialistes", propagateurs de thèses opportunistes comme le suffrage universel, "instrument de domination de la bourgeoisie", mais aussi la liberté de

<sup>3</sup> Lénine, *Que Faire ?*, Paris, Seuil, 1966, p. 80.

<sup>4</sup> Lénine, *L'Etat et la révolution*, Paris, Editions sociales, 1972, p. 143.

<sup>5</sup> Adolf Hitler, *Mein Kampf*, Paris, Nouvelles Editions Latines, 1934, p. 63.

critique et l'économisme qui détournent les ouvriers, naturellement enclins au trade-unionisme, de leur mission révolutionnaire. Ils leur feraient croire en l'existence d'une voie intermédiaire entre "idéologie bourgeoise et idéologie socialiste", d'un passage obligatoire par "le démocratism primitif" pour parvenir à l'émancipation, alors que "dans une société déchirée par les antagonismes de classes, il ne saurait jamais exister d'idéologies en dehors ou au-dessus des classes" <sup>7</sup>. Pour faire barrage à la réaction, le prolétariat doit s'organiser et imposer "sa domination politique" par la dictature, c'est-à-dire un pouvoir "qu'il ne partage avec personne et qui s'appuie sur la force armée des masses" <sup>8</sup>. Mais rien ne lui sera accessible sans l'aide d'une avant-garde révolutionnaire qui lui apporte de l'extérieur la conscience de classe. Grâce à la révolution et à la dictature, l'Etat bourgeois sera supplanté par un "mécanisme admirablement huilé du point de vue technique", par une direction affranchie de tout "parasitisme" car placée sous le contrôle du prolétariat armé :

*"voilà ce que donneront la suppression du parlementarisme et le maintien des organismes représentatifs, – voilà ce qui débarrassera les classes laborieuses de la corruption de ces organismes par la bourgeoisie"* <sup>9</sup>.

A la démocratie bourgeoise succédera la "démocratie pour les pauvres" – prélude au communisme –, qui implique une restriction des libertés et l'emploi de la terreur, aussi longtemps qu'il existera des oppresseurs et des exploités :

*"Ceux-là, nous devons les mater afin de libérer l'humanité de l'esclavage salarié; il faut briser leur résistance par la force; et il est évident que, là où il y a répression, il y a violence, il n'y a pas de liberté, il n'y a pas de démocratie"* <sup>10</sup>.

C'est seulement dans la société communiste, sans classe et sans Etat, "qu'il devient possible de parler de liberté", car la démocratie ne peut être formelle, mais réelle, c'est-à-dire égalitaire tout particulièrement dans le secteur de la production.

Pour Hitler, le parlementarisme est à la base de tous les maux : la défaite de 1918, la ruine du pays, le métissage racial du fait d'une idéologie bourgeoise cosmopolite. Il dénonce le système démocratique comme moyen privilégié pour les imbéciles, les médiocres, les incapables et les lâches de parvenir au pouvoir : "On ne saurait assez s'élever contre l'idée absurde que le génie pourrait être le fruit du suffrage universel" <sup>11</sup>. D'où son indulgence "pour la multitude" qui, déçue par les partis bourgeois, se jette dans les bras de la social-démocratie, c'est-à-dire du marxisme juif : "c'est la misère qui, s'emparant d'eux un jour ou

---

<sup>6</sup> Adolf Hitler, *Libres propos sur la guerre et la paix*, livre 1, (septembre 1941), Paris, Flammarion, 1952, p. 35.

<sup>7</sup> Lénine, *Que Faire ?*, Paris, Seuil, p. 96.

<sup>8</sup> Lénine, *L'Etat et la révolution*, op. cité, p. 39.

<sup>9</sup> Ibid., p. 75.

<sup>10</sup> Ibid., p. 131.

<sup>11</sup> Adolf Hitler, *Mein Kampf*, op. cité, p. 94.

l'autre, les a poussés dans le camp de la Social-démocratie <sup>12</sup>. C'est pourquoi il appelle à rejeter le "bétail électoral bourgeois", à travailler pour s'attirer les masses ouvrières, "réservoir dans lequel le mouvement doit puiser", en s'identifiant à leur détresse sociale. Mais pour les détourner du parlementarisme, du marxisme et de "l'utopie internationaliste", il appelle à la dénonciation sans mesure du "parasite-type" : le Juif, le communiste, "l'écornifleur qui, tel un bacille nuisible, s'étend toujours plus, sitôt qu'un sol nourricier l'y invite" <sup>13</sup>.

Les masses doivent être persuadées qu'un changement positif exige des mesures radicales, violence et destruction de l'ennemi. C'est pourquoi Lénine et Hitler donnent le premier rôle à l'agitateur qui, plus que le propagandiste, agit de vive voix en focalisant son discours sur une seule idée, une grande idée, en vue de l'action.

Pour Lénine, l'agitateur doit centrer son discours sur un point simple et compréhensible à tous comme "*la contradiction absurde entre l'accroissement de la richesse et l'accroissement de la misère*" <sup>14</sup>. De la même manière, il ne doit pas transiger sur les solutions, mais les placer à hauteur de la mission, guerre civile et dictature du prolétariat :

*"Celui-là seul est un marxiste qui étend la reconnaissance de la lutte des classes jusqu'à la reconnaissance de la dictature du prolétariat"* <sup>15</sup>.

Pour Hitler, le travail sur les esprits doit "précéder de beaucoup l'organisation et gagner d'abord à celle-ci le matériel humain à malaxer" <sup>16</sup>. L'agitateur doit galvaniser les foules autour d'un principe fixe comme la grandeur et la pureté raciale du peuple allemand, alors que la propagande se donne pour fonction le recrutement pour l'organisation :

*"Le partisan d'un mouvement est celui qui se déclare d'accord sur ses buts; le membre, celui qui combat pour le parti. [...] Etre partisan exige seulement la reconnaissance passive d'une idée; être membre exige qu'on la représente activement et qu'on la défende; sur dix partisans, on aura à peine deux membres; pour être membre, il faut avoir le courage de représenter l'idée reconnue vraie et de la répandre largement"* <sup>17</sup>.

Mais la réussite du mouvement tient à la venue et la reconnaissance d'un Führer, un homme qui regroupe les qualités du propagandiste, du théoricien et de l'organisateur : "cette réunion produit le grand homme". Triomphera celui qui saura tirer les masses vers la révolution, l'organiser au sein du parti monolithique, lui donner l'esprit de conquête :

*"Il faut donc assurer à la conception raciste un instrument de combat, de même que l'organisation du parti marxiste fait le champ libre pour l'internationalisme"* <sup>18</sup>.

---

<sup>12</sup> Ibid., p. 52.

<sup>13</sup> Ibid., p. 304.

<sup>14</sup> Lénine, *Que faire ?*, op. cité, p. 121.

<sup>15</sup> Lénine, *L'Etat et la révolution*, op. cité, p. 54.

<sup>16</sup> Adolf Hitler, *Mein Kampf*, op. cité, p. 575.

<sup>17</sup> Ibid., p. 577.

Si au fondement de ces deux représentations du monde se situent des "ismes" opposés, le rôle de l'idée et son instrumentalisation auprès des masses par les leaders et une avant-garde révolutionnaire ont toujours la priorité. Mais l'idée n'est rien sans un corps de doctrine dont la compréhension est réservée à quelques-uns. Synthèse entre une idéologie et un corpus théorique à caractère scientifique ou sacré, la doctrine permet de hausser l'idée au rang de vérité, de disséquer le mal dénoncé, d'établir un diagnostic de la situation refusée pour relier les causes à des remèdes.

"Construire scientifiquement une doctrine qui serait un hommage à la raison" <sup>19</sup>, tel est pour Adolf Hitler l'enjeu du renouvellement d'une croyance collective qui serait l'antithèse d'une religion ou d'un culte. Selon lui, la doctrine a cet avantage sur la religion de ne pas en avoir les faiblesses, c'est-à-dire de ne pas laisser s'installer le doute sur l'existence d'une force supérieure aux hommes. Cette force supérieure, celle d'un peuple ou d'une race, possède une seule explication, la loi biologique qui ne supporte ni contradiction ni hésitation : "La loi de la sélection justifie cette lutte incessante en vue de permettre aux meilleurs de survivre" <sup>20</sup>. Se plier à la loi naturelle (sélection des plus forts), c'est accepter que les meilleurs gouvernent et que les autres plient ou disparaissent; c'est se préserver du gouffre dans lequel sont tombés les autres pays occidentaux et surtout l'Amérique, "un monde à moitié enjuivé, et négrifié pour l'autre moitié [...] un pays où tout est édifié sur le dollar" <sup>21</sup>.

De la même manière, la science dite prolétarienne a servi Lénine puis Staline pour légitimer une action révolutionnaire présentée comme la suite logique d'un mouvement historique irrésistible, que seul un esprit scientifique comme celui de Marx pouvait saisir :

*" Les fondateurs du socialisme scientifique contemporain, Marx et Engels, étaient eux-mêmes, par leur situation sociale, des intellectuels bourgeois. De même en Russie, la doctrine social-démocrate surgit d'une façon tout à fait indépendante de la croissance spontanée du mouvement ouvrier, comme le résultat naturel et inéluctable du développement de la pensée chez les intellectuels révolutionnaires socialistes" <sup>22</sup>.*

De ce point de vue, la révolution ne peut être assimilée à un banal coup de force et s'impose comme le continuum de logiques propres à l'impérialisme capitaliste, système poussé à sa perte par des contradictions insurmontables, identifiées à une loi historique, la lutte de classes issue d'une confrontation entre travail et capital, du combat sans merci entre exploités et exploités :

*" Il n'y a pas un grain d'utopisme chez Marx; il n'invente pas, il n'imagine pas de toutes pièces une société nouvelle. Non, il étudie comme un processus d'histoire naturelle, la naissance de la nouvelle société à partir de l'ancienne, les formes de transition de celle-ci à celle-là" <sup>23</sup>.*

---

<sup>18</sup> Ibid., p. 382

<sup>19</sup> Adolf Hitler, *Libres propos sur la guerre et la paix*, (septembre 1941), Paris, Flammarion, 1952, p. 39.

<sup>20</sup> Adolf Hitler, *Libres propos*, (octobre 1941), op. cité, p. 51

<sup>21</sup> Adolf Hitler, *Libres propos*, (janvier 1942), op. cité, p. 184.

<sup>22</sup> Lénine, *Que faire ?*, op. cité, p. 85.

<sup>23</sup> Lénine, *L'Etat et la révolution*, op. cité, p. 72.

Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire. La chute du capitalisme et le passage au communisme se situeraient donc entre déterminisme et nécessité, entre la science et l'action d'une avant-garde consciente placée à la tête d'une force incommensurable, le parti du prolétariat organisé : "Toutes les grandes révolutions politiques ont été opérées grâce à l'enthousiasme de détachements d'avant-garde suivis spontanément par la masse à demi-consciente" <sup>24</sup>.

De la dissociation de ces deux corpus idéologiques et doctrinaux de leur champ d'action et de leurs retombées criminelles – génocide et populicide <sup>25</sup> – nous pouvons tirer trois points d'identification de la pensée totalitaire :

- Le premier est la référence à un grand savoir, à une parole sacrée, qui s'appuie dans le cas présent sur des textes à teneur scientifique. Ces savoirs sont appréhendés comme des vérités absolues, placés au-dessus de l'éthique car liés à un mouvement irrémédiable, à des lois inviolables, historiques ou biologiques. Cette loi, nous dit Hannah Arendt, peut devenir loi du meurtre à partir du moment où une partie de la population est désignée comme obstacle, entrave au mouvement de l'histoire. A une explication globale correspond toujours une solution globale; il n'y a pas d'entre deux.

- Le deuxième est l'articulation entre la visée -- société future, planifiée, organisée rationnellement sur la base d'une population élue -- et les moyens d'y parvenir, la guerre révolutionnaire, la violence rédemptrice. Qui dit guerre révolutionnaire, cause sacrée, dit sujet révolutionnaire, dont la légitimité se fonde là aussi sur la loi historique ou biologique et sur un panel de qualités comme le travail, la croyance absolue en la doctrine, la discipline et l'esprit de sacrifice. Obéissance à l'ordre hiérarchique, au parti, au chef, mais plus particulièrement à la loi sacralisée.

- Le troisième renvoie à la figure de l'ennemi et à sa construction avec la mise en avant du détachement émotionnel, de toute absence de sentiment. L'ennemi n'est pas le plus visible ou le plus agressif; il n'existe pas en tant qu'individu, mais comme classe ou groupe racial. La gestion rationnelle de l'ennemi fait la force du système totalitaire, car c'est la loi scientifique qui le désigne et qui impose sa destruction. L'épuration, la mise en esclavage, l'enfermement ou l'extermination sont ramenés à une tâche ingrate qui doit, de ce fait, revenir à une élite consciente de sa mission sacrée. Quand Hitler affirme: "Ces gens là [Russes, Juifs], nous ne les détestons pas. Nous ignorons ce sentiment. Nous ne sommes

---

<sup>24</sup> Lénine, "Rapport au IXème congrès des soviets de Russie" (décembre 1921), Paris, Œuvres complètes, Tome 33, Editions sociales, 1963, p. 175.

<sup>25</sup> Ce terme a été inventé par Gracchus Babeuf en 1794 pour spécifier les crimes commis contre une partie du peuple français, en particulier les Vendéens, accusés de crimes contre-révolutionnaires. Il semble correspondre parfaitement à la terreur exercée par les Etats communistes sur leurs populations, classes, religions et ethnies confondues.

guidés que par le raisonnement" <sup>26</sup>; quand Lénine écrit que par la dictature et la terreur, on pourra "[...] rallier le paysan en qualité de travailleur et le briser ou le neutraliser, le mettre hors d'état de nuire, en qualité de propriétaire" <sup>27</sup>, on comprend mieux pourquoi les goulag, les camps de concentration et d'extermination ont été décrits et gérés en termes d'administration et d'économie sur la base de plans et de quotas. On chiffre le nombre d'ennemis à détruire de la même manière qu'on planifie la production d'acier, de façon rationnelle.

Simplifiée, épurée, isolée de contextes fort différents, la pensée totalitaire montre ses capacités mobilisatrices, élites et masses réunies, dans des périodes de rupture et de grande désolation. Sa définition permet de repousser toute explication des phénomènes totalitaires en termes d'inhumanité d'une poignée de sadiques comme le rappelle l'ethnologue François Bizot à propos de ses tortionnaires Khmers rouges :

*"Nous humanisons facilement la victime à laquelle nous nous identifions. En revanche, nous en sommes incapables dès qu'il s'agit du bourreau [...]. On refuse par exemple d'imaginer qu'un Eichmann ou un Hitler aient pu avoir une vie affective. Mais tant qu'on continuera à rejeter l'humanité chez le bourreau, les troupes nazies, quel que soit leur nom, auront toujours un bel avenir. Parce que ce seront toujours les autres et jamais soi".* <sup>28</sup>

Avec ce schéma type, toujours révisable, il est possible de questionner le présent sur ses potentialités totalitaires en ne retenant ici que le versant des "nouvelles radicalités" de gauche – travail qui attend son élargissement au versant opposé, les radicalité d'extrême droite. Mais notre sujet résiste à l'analyse, car il s'est octroyé une sorte de garant anti-totalitaire, du fait même de son opposition aux populismes et nationalismes d'extrême droite. C'est pourquoi notre démarche consiste en un décryptage de la complexité organisationnelle des "nouvelles radicalités", pour tenter d'en dégager les lignes idéologiques et doctrinales, lesquelles pouvant alors être confrontées à notre définition de la pensée totalitaire.

## **Les "nouvelles radicalités" en question**

Composée d'une multitude de groupes, pour la plupart ni nouveaux ni radicaux, cette mouvance s'est formée dans l'atmosphère particulière des années 1990, marquées par la chute des communismes, la retombée des espérances placées dans les gouvernements socialistes, la montée des mouvements sociaux, à l'exemple des grèves de 1995, et le rejet de la mondialisation -- antimondialisation, antiglobalisation -- ou d'une certaine forme de mondialisation --altermondialisation, alterglobalisation. A l'extrême-gauche, contrairement à la Ligue communiste révolutionnaire, Lutte ouvrière et le Parti des travailleurs refusent de s'y reconnaître, tout comme certains antimondialistes de gauche, à l'instar des souverainistes.

<sup>26</sup> Adolf Hitler, *Libres propos* (octobre 1941), op. cité, p. 69.

<sup>27</sup> Lénine, "Discours au IIIème congrès des syndicats de Russie" (avril 1920), Paris, Editions sociales, 1964, p. 521.

<sup>28</sup> François Bizot, "Ne rejetons pas l'humanité chez le Bourreau", *Libération*, 16-17 avril 2005.



Reste une nébuleuse militante difficilement identifiable, en laquelle les aspirations révolutionnaires d'hier (maoïsme, trotskisme, marxisme-léninisme, écologisme radical et anarchisme) se mêlent aux indignations et exigences de populations éclatées d'un point de vue idéologique.

Une particularité pourtant permet de l'identifier globalement, la volonté de se détacher du lot politique traditionnel par un comportement militant innovant. Sous des bannières diverses, les groupes affiliés se reconnaissent par une extrême mobilité dans le champ des revendications, par un flou idéologique et par leur capacité à ignorer les frontières, réseaux Internet aidant. Mais leur "distinction" tient plus particulièrement en une pratique de spécialisation des tâches, aussi bien quant au choix de la cause à défendre (femmes, homosexuels, chômeurs, sans-papiers, sans-logis, exclus, petits paysans, pacifisme, sida, nature, etc <sup>29</sup>), que dans les manières d'agir. Certes le mouvement a ses faiblesses, tout particulièrement dans sa propension à se disperser sur le terrain revendicatif du "droit à", mais il faut lui reconnaître une formidable capacité à mobiliser les troupes, partout et tout le temps, lorsqu'il s'agit d'être "contre" <sup>30</sup>. Et c'est bien ce caractère multiple qui lui confère une forte visibilité et une efficacité certaine.

D'un point de vue sociologique, l'aspect novateur des "nouvelles radicalités" doit donc être retenu, puisqu'elles renvoient à un mouvement non centralisé, non hiérarchisé, sans idéologie unique, sinon le refus d'un nouvel état du monde – plus ou moins fantasmé – avec le sentiment de ne rien pouvoir contrôler au niveau des Etats et des nations. Ses membres ont la certitude d'être pris dans un flot destructeur qui broie et uniformise les économies, les politiques et les cultures au profit d'une minorité de privilégiés. Nul besoin d'être devin pour reconnaître à son fondement l'expression d'un malaise chez une population jeune, éduquée <sup>31</sup>, de plus en plus libre dans ses opinions, ses déplacements et ses comportements, grandie dans le confort des sociétés occidentales, mais directement confrontée à "la misère du monde" par télévision et médias interposés. Prise en flagrant délit d'égoïsme, celle-ci exprime un fort sentiment de repentance envers les peuples et les groupes souffrants, d'où cette contrition ambiante, nouvelle sorte de désenchantement du monde sous sa forme rationnelle et progressiste. Mais au-delà de l'innovation, la nébuleuse brasse un certain nombre d'idées et de valeurs héritées des gauches réformistes et révolutionnaires, que les acteurs s'approprient et combinent dans un ordre complexe.

Quoi qu'il en soit, entre le nouveau et l'ancien, les "radicalités" marquent une frontière entre deux pôles jugés inconciliables : d'un côté les "résistants" au système et aux

---

<sup>29</sup> Cf. les travaux d'Isabelle Sommier à ce sujet.

<sup>30</sup> L'exemple de la campagne engagée autour du non à la Constitution européenne en est l'illustration.

<sup>31</sup> Selon Boris Gobille et Aysen Uysal, 50,3% des participants au FSE ont moins de 35 ans et sont fortement dotés en capital culturel, "Cosmopolites et enracinés", in *Radiographie du mouvement altermondialiste* (direction Eric Agrikoliansky et Isabelle Sommier), Paris, La Dispute, 2005.

professionnels du politique, de l'autre les "gestionnaires" de la machine ultralibérale, les "collaborateurs", droite et gauche de gouvernement réunies. Aussi, dans ce contexte "*d'épuisement historique de la gauche*"<sup>32</sup>, dominent un fort "sentimentalisme de la radicalité", une approche victimaire des disparités sociales et une volonté d'accélérer le processus de rupture avec l'ordre existant, illustrée par l'expression d'Olivier Besancenot "*Tout est à nous!*"<sup>33</sup>. En découle une réelle force d'attraction, favorisée par l'octroi du monopole de la critique globale et du principe espérance, le tout instrumentalisé par des leaders professionnels habiles à manier la rhétorique utopique. Quand à l'occasion du Forum Social Européen de 2003, Bernard Cassen, directeur du Monde Diplomatique et Président d'honneur d'Attac, affirme que "*l'avenir est une page blanche à écrire ensemble*"<sup>34</sup>, on reste confondu. Ceci revient à dire qu'une société est capable de se repenser totalement, de s'inventer un futur sans faire lien avec le passé, à partir de l'instant où la volonté des "gens" l'emporte sur les institutions ! En fait, la nouveauté du mouvement tient principalement dans le compagnonnage entre frères ennemis -- non sans tensions --, sur lesquels viennent s'agréger des populations en demande de solutions aux problèmes factuels, politiques, économiques, sociaux, mais aussi de reconnaissance identitaire, ethnique, religieuse ou régionale.

En soldant une partie de l'histoire communiste et révolutionnaire pour mieux en recueillir la substantifique moelle et ainsi célébrer le retour de l'utopie, cette mouvance radicale a pris une dimension fourre-tout. Hypercritique et indécise du point de vue doctrinal, elle n'en favorise pas moins le rapprochement des "contre", fournissant ainsi aux militants aguerris – héritiers de la Commune, de 1917 et de 1968 – les moyens de recycler croyances, passions et expériences. Aussi, le caractère premier des "nouvelles radicalités" semble tenir dans leurs capacités à brasser des populations hétéroclites, à l'image d'un bassin de décantation en lequel s'effectuerait un tri naturel entre éléments de passage et une nouvelle génération d'activistes sur la base d'une idéologie suffisamment "desserrée" pour recruter "large". Mais à l'heure actuelle rien n'est abouti, d'où la vision d'une position militante innovante et le sentiment d'un effacement des manières de faire et de penser des décennies passées.

A l'évidence, les "nouvelles radicalités" ne correspondent en rien à un mouvement totalitaire, leurs éléments constituants – partis politiques, syndicats dissidents, groupes de pression, fractions anti-pouvoirs, ONG, associations de défense, ligues religieuses etc. – sont éclatés d'un point de vue idéologique et doctrinal, souvent hostiles à la discipline de parti, unis par le seul refus d'un système reconnu sous le label réducteur de "néo-

---

<sup>32</sup> Cf. Jean-Pierre Le Goff, "Où va la gauche française", *Le Débat*, n° 124, mars-avril 2003, p. 6.

<sup>33</sup> Olivier Besancenot, *Tout est à nous !, Facteur et candidat de la LCR à la présidentielle*, Paris, Denoëls Impacts, 2002.

<sup>34</sup> Bernard Cassen, "La vie d'ici Magazine", France 3, le 23 novembre 2003.

libéralisme". A suivre les grandes figures de ce mouvement, deux grands courants de pensée s'opposent et cohabitent pourtant, marxiste et libertaire, car nombre de ses représentants se sont approprié l'esprit et les thèses d'un Gilles Deleuze et d'un Michel Foucault <sup>35</sup>. Mais le piège serait de confondre pensée totalitaire et théorie critique, voire extrême. En témoignent Noam Chomsky dans sa croisade anti-USA <sup>36</sup>, John Holloway et ses thèses anti-politiques <sup>37</sup>, Miguel Benasayag et sa logique du contre-pouvoir <sup>38</sup> ou encore José Bové dans sa croisade de sauvegarde de la paysannerie régionale et mondiale <sup>39</sup>. La pensée totalitaire ne se situe pas dans les mots; elle ne relève pas d'un vocabulaire spécifique, mais d'une logique militante et intellectuelle qui fait tenir ensemble la nécessité d'une destruction totale d'un ennemi clairement identifié, la libération d'un peuple ou d'une classe et l'ouverture sur un monde nouveau, et ceci par le miracle d'une alliance entre un sujet révolutionnaire, un mouvement organisé et un savoir sacralisé. Sur ce point, Aron Gabor, secrétaire général de la Croix-Rouge hongroise, et prisonnier des staliniens de 1945 à 1960, avait parfaitement saisi la différence entre les acteurs d'une dictature traditionnelle et ceux du totalitarisme :

*"Le dictateur sait qu'il fait du mal, c'est en toute connaissance de cause qu'il fait souffrir le peuple. Mais les libérateurs dont je parle croient qu'ils font le bien, servent le bonheur de l'humanité, veulent la liberté. Ceux-là sont terribles. Il n'existe pas de parade contre eux. La morale, la croyance, l'idéologie sont leurs remparts".* <sup>40</sup>

Si les éléments des "nouvelles radicalités" se reconnaissent par une idéologie "anti", leur dispersion est évidente sur le terrain de l'analyse théorique, des moyens d'action et des projections utopiques. Nullement portés par une pensée totalitaire, ils font preuve pourtant d'une certaine complaisance, voire d'une fascination, pour des propositions destructrices qui, chacune à leur manière, trouve place au sein de ce grand bazar. Deux exemples sont ici retenus, le néo-communisme d'Antonio Negri et l'islam radical, plus difficile à cerner d'un point de vue doctrinal, mais qui peut être saisi, entre autres, grâce aux écrits de Ilich Ramirez Sanchez, Alias Carlos, dont la thèse synthétise les deux entrées de l'islam révolutionnaire, gauche extrême et intégrisme religieux .

## **Rencontre de deux pensées totalitaires au sein de la gauche radicale**

Marxistes convaincus, croyants en la révolution des exploités et des exclus, Antonio Negri et Carlos n'ont évidemment pas les mêmes histoires, les mêmes visées et les mêmes parcours. Le premier, philosophe et universitaire italien, fut membre du PSI de 1956 à 1963,

<sup>35</sup> Cf. *ContreTemps*, "Changer le monde sans prendre le pouvoir ? Nouveaux libertaires, nouveaux communistes", Paris, Textuel, 2003.

<sup>36</sup> Noam Chomsky, *De la guerre comme politique étrangère des Etats-Unis*, Paris, Agone, 2004

<sup>37</sup> John Holloway, *Change the World Without Taking Power*, Pluto Press, 2002.

<sup>38</sup> F. Aubenas et Miguel Benasayag, *Résister, c'est créer*, Paris, La Découverte, 2002.

<sup>39</sup> José Bové, *Paysan du monde*, Paris, Fayard, 2002.

puis député du "Partito radicale" en 1983, malgré sa condamnation en 1979 pour complicité présumée dans l'assassinat d'Aldo Moro et alliance avec les Brigades rouges. Emprisonné, exilé puis libéré, il cumule l'aura du tribun, les qualités du théoricien et les passions de l'engagé extrême, d'où sa place remarquable au sein du mouvement altermondialiste. Présenté par les médias comme l'auteur du "Manifeste communiste du 21<sup>ème</sup> siècle" <sup>41</sup> avec ses deux principaux essais, *Empire* <sup>42</sup> et *Multitude* <sup>43</sup>, co-écrits avec l'universitaire américain Michael Hardt et traduits dans le monde entier, il annonce la chute prochaine d'un monde post-moderne gangrené par une guerre civile planétaire, la 4<sup>ème</sup> guerre mondiale.

Le second, Argentin, engagé des années durant dans le terrorisme international, est aujourd'hui détenu à la centrale de haute sécurité de Saint-Maur-Bel Air. Baigné depuis l'enfance dans une mystique révolutionnaire, formé au cœur de l'action militante à Cuba, en Algérie, en Colombie et en Palestine, éduqué aux sources théoriques du bolchevisme à l'université Lumumba de Moscou, Carlos s'est converti à l'Islam en 1975. Son but, l'éradication d'un monde occidental engagé dans la 3<sup>ème</sup> guerre mondiale, enfin rendue possible par le rapprochement des deux grandes sources révolutionnaires, religieuse et politique : "*L'islam et le marxisme-léninisme sont les deux écoles dans lesquelles j'ai puisé le meilleur de mes analyses*" <sup>44</sup> .

Pour légitimer l'engagement radical contre un système de domination totale, l'Empire pour Negri, l'Occident pour Carlos, chacun des deux auteurs s'est engagé à fournir une "langue commune" – selon l'expression de Negri – au mouvement des "contre", en résumé une théorie et une praxis révolutionnaires.

"L'impérialisme, c'est terminé" écrit Negri ! Avec le déclin des Etats-nations s'est imposé un nouvel ordre du monde, "l'Empire". Il en est fini des régimes politiques figés sur les nations, les peuples et les frontières; désormais domine un pouvoir décentralisé et déterritorialisé qui gouverne des espaces et des identités hybrides en perpétuelle mutation. Du fait de la décomposition des entités culturelles nationales, plus aucun pays, pas même les Etat-Unis, ne pourrait s'arroger le statut de puissance mondiale. Fort de ce constat, Negri veut convaincre les "camarades tentés par la recreation d'un monde pré-moderne", que l'avancée néolibérale est positive. Il veut les amener à la conscience que l'Empire est meilleur, tout comme Marx affirmait que le capitalisme est meilleur, puisqu'il augmente les potentialités de libération à l'échelle planétaire. Mais dans cet entre-deux historique et idéologique, les "contre" auraient du mal à saisir l'ampleur du mouvement vers l'avant, à voir

---

<sup>40</sup> Aron Gabor, *Le cri de la Taïga*, préface de Stéphane Courtois, Paris, Editions du Rocher, 2005, p. 176.

<sup>41</sup> Emission sur Antonio Negri, Arte novembre 2004.

<sup>42</sup> Michael Hardt, Antonio Negri, *Empire*, Paris, Exils Editeur, 2000.

<sup>43</sup> Michael Hardt, Antonio Negri, *Multitude, Guerre et démocratie à l'âge de l'Empire*, Paris, La Découverte, 2004.

<sup>44</sup> Illich Ramirez Sanchez, Carlos, *L'Islam révolutionnaire* (texte et propos recueillis, rassemblés et présentés par Jean-Michel Vernochet), Paris, Editions du Rocher, 2003.

plus loin en matière d'analyse et d'engagement. C'est pourquoi, sur le terrain de la théorie, Negri propose une vision du monde qui associe la thèse marxiste de l'aliénation du prolétariat par le capital, à celle de Foucault et de Deleuze sur la dimension biopolitique d'un contrôle mondial sur les corps et les consciences. En bon marxiste-léniniste, en "révolutionnaire lucide" comme il aime à se nommer, Negri sait trouver les compromis, hiérarchiser les priorités, quand il s'agit de servir la visée, d'où son vote positif à la Constitution européenne en laquelle il décèle les moyens d'accélérer l'effacement de "cette merde d'Etat-nation" <sup>45</sup>. Son but, recentrer les combats éclatés sur un seul ennemi, "l'Empire", enseigner l'art du stratège aux troupes agissantes pour les amener à saisir "la marée à l'heure favorable", quand l'accumulation des tensions, des souffrances et des attentes se transformera en temps fort, en "revendication insurrectionnelle radicale" : "Le moment venu un événement nous propulsera comme une flèche dans cet avenir vivant".

Homme d'action, Carlos est beaucoup moins patient que Negri, et surtout moins bon stratège. Quand il écrit "j'accuse l'Occident d'avoir failli à sa mission révolutionnaire", la cible en est la gauche occidentale embourgeoisée qui, en abandonnant les grandes croyances et luttes du passé, aurait sauvé "les démocraties pourrissantes". Nulle possibilité de compromis ou de détours pour ce dernier, l'élan révolutionnaire tient dans la réinterprétation des thèses marxistes-léninistes à la lumière de la loi islamique. De cette fusion, doit naître une nouvelle orthodoxie révolutionnaire, une vérité inscrite de manière indélébile dans un corpus de textes doublement sacrés, scientifiques et religieux. A cet égard, la doctrine islamique est parfaite, "*une et indivisible*", puisqu'elle ordonne l'histoire des sociétés dans la relation ami/ennemi, légitime la destruction de "l'autre", soude les luttes radicales à la promesse d'un futur radieux. En juxtaposant l'immanent -- la lutte politique -- et le transcendant -- la croyance religieuse --, l'islam révolutionnaire serait parvenu à hauteur d'une idéologie nouvelle, dynamique d'une "révolution permanente" – *le jihad* – tournée vers la destruction du système occidental. Il y aurait en l'islam révolutionnaire plus qu'une religion, mais un "contrepoison contre la sénilité morbide qui touche l'Occident". En retenant les principes sacrés du Coran, ceux du marxisme et du nationalisme, l'islam révolutionnaire établirait la synthèse de tous les combats contre le capitalisme, le colonialisme, l'impérialisme et le sionisme.

Toutefois, comme toujours dans ce type d'engagement, la désignation du sujet révolutionnaire n'est possible qu'à travers l'identification de l'ennemi, obligatoirement coupable, donc responsable de sa propre destruction, comme Carlos le rappelle au sujet du 11 septembre 2001 : "L'Amérique n'a pas fini de payer pour ses crimes".

---

<sup>45</sup> Antonio Negri, "Oui, pour faire disparaître cette merde d'Etat-nation", Libération, 13 mai 2005.

Instruit de la psychologie des foules, Carlos est persuadé que la désolation des masses et leur capacité à croire et à se sacrifier forment les éléments de l'échéance finale. Ses espérances communistes ayant été trahies, il mise sur un nouvel ordre mondial porté par des populations et des groupes de plus en plus réceptifs au dogme islamique et à la terreur comme explication et solution universelles aux désordres de la planète. Autre corde à son arc, le mouvement islamiste serait le seul à posséder des cadres éduqués, capables de discipliner les masses désespérées : "Aujourd'hui, l'exemple des moudjahidin est lumineux". Face à la montée des oppositions au modèle libéral occidental, il reste persuadé que la radicalisation en cours du monde musulman n'est qu'une "des manifestations d'une révolte globale et transcivilisationnelle, autrement dit internationale, sans frontière de classes, de cultures ou de confessions". C'est pourquoi, l'armée islamiste internationale recruterait de plus en plus large, chez les déçus du capitalisme, les convertis à l'islam des banlieues françaises ou des ghettos noirs américains, les exclus culturels, le lumpen prolétariat, et plus particulièrement les groupes anti-libéralisme et anti-américains, engagés dans le mouvement altermondialiste, "même si certains sont manipulés". Pas question de compromis, la violence et le sacrifice sont pour Carlos les armes du militant : "Militant est synonyme de don de soi à une cause". Le terrorisme aurait cet avantage de provoquer le désarroi chez des populations "qui ont perdu l'habitude de souffrir", tout en servant de message d'espoir aux "oubliés des ghettos du capitalisme et des camps de réfugiés". "Hymne à l'humain parce qu'il replace l'homme de chair et de sang au centre de la bataille", il serait mille fois plus efficace qu'un tract, qu'une manifestation ou qu'une "bibliothèque d'analyses savantes". A coup sûr écrit Carlos, l'islam deviendra le refuge des souffrants de toute la planète, car au moment où "la ville brûle", où "les murailles sont prises", les populations savent d'instinct qu'il leur faut gagner le donjon : "L'islam est aujourd'hui le donjon de l'Occident".

"Un spectre hante le monde" écrit Negri, celui des migrations massives qui forcent l'Empire à réagir par la guerre globale. Entraînés dans ce flot continu, des millions d'individus déracinés, ballottés, abandonnés, aliénés, formeraient la "multitude", nouveau sujet révolutionnaire. La lutte de classe, loi historique, serait aujourd'hui l'équivalent d'une désertion, d'un exode, avec la levée d'une "nouvelle horde nomade", une "nouvelle race de barbares", dont les capacités destructrices et inventives seraient en attente de structures d'engagement adaptées et de savoirs communs. Différente du peuple, caractérisé par une forme de souveraineté toujours usurpée, éloignée de la masse ou de la foule aux effets destructeurs car manipulées par des forces extérieures, la "multitude" produirait à la fois du commun et de la diversité. Sujet révolutionnaire de la post-modernité, elle serait grosse d'une solution de rechange, garante d'une totale égalité (aliénation globale) et d'une totale liberté du fait de ses capacités à produire des singularités d'ordre ethnique, communautaire, géographique, sexuelle etc. "Chair de la production postmoderne", la multitude ne serait pas

cette "chair monstrueuse" rejetée par "une gauche passéiste désireuse de re-crée un peuple à jamais absent". A suivre Negri, le "pouvoir monstrueux" sorti de la "chair de la multitude" ne sera en rien chaos ou communautarisme, mais une démocratie spontanée, revenue à son sens originel, "le pouvoir de tous par tous".

Pour quelle visée, l'hydre populaire devra-t-elle se manifester ? On retrouve ici l'utopie, ultime espérance, mais aussi la fascination des révolutionnaires pour le chaos, l'aventure, le grand déluge, d'où surgira la société vertueuse, le monde nouveau en lequel seuls les pauvres et les exclus seront sauvegardés, car préservés des miasmes du monde libéral et des habitus de l'exploitation. La révolte issue de la douleur du pauvre, de l'exclu, de l'humilié, du colonisé, de l'esclave, aura la force d'une rédemption.

En 2000, avec *Empire*, Negri célèbre son "irrépressible clarté et irrépressible joie d'être communiste". En 2004, dans son essai *Multitude*, il prône une "démocratie sans réserve de la liberté et de l'égalité". Ce revirement semble lié à la montée, après 1999 et Seattle, des mouvements altermondialistes. Mais pour ce dernier, le passage à l'autre société n'en reste pas moins "un chemin d'épines", semé de souffrance, puisque l'insurrection et la destruction de l'ennemi global en seront le prix à payer. Nouvelle figure de l'exploité, la "multitude", sortie de l'effacement des structures et des identités héritées de la modernité, s'imposerait désormais sur la scène mondiale comme entité sociale multiculturelle, sans frontière, portée par une économie de partage et une démocratie de réseaux. Nullement freiné par les contradictions inscrites dans le concept même de "multitude" – dépossédée de tout référent culturel propre à la modernité, mais porteuse de diversité – Negri lui attribue la construction future d'une "société globale alternative", mélange de communisme léniniste et d'utopie situationniste :

"Les cités de la terre vont devenir à la fois de grands dépôts d'humanité coopérante et des locomotives pour la circulation des résidences temporaires et des réseaux de distribution de masse pour l'humanité vivante" <sup>46</sup>.

Pour Carlos, l'alliance entre le scientifique et le sacré donne sens à une vision binaire du monde, une contre-société islamique dont les règles de vie seraient compatibles avec l'esprit communiste d'un Lénine ou d'un Mao : "La charia interdit le prêt à intérêt, les pratiques et les règles financières islamiques sont solidaristes, contraires au travail de l'argent, immoral et créateur d'injustice". A la nouvelle société, envers positif de l'Occident dégénéré, Carlos intègre des principes prônés par les "nouvelles radicalités" comme la démocratie directe : "Encore que des techniques modernes, comme la télévision interactive, permettraient peut-être, si l'on savait en faire un meilleur usage, de créer sous certaines conditions une sorte de village planétaire où la choura, la consultation, redeviendrait possible

à main levée. Après tout, le Web et les courriers électroniques instantanés d'un bout à l'autre du globe en sont peut-être une préfiguration". La passerelle entre les deux pôles révolutionnaires, communiste et islamiste, serait en voie d'achèvement; l'organisation et les troupes existent, reste à y engager tous les hommes perdus.

Entre Carlos, activiste et provocateur, comme en témoignent ses billets dans le journal antisémite "La vérité" <sup>47</sup>, et un Negri stratège et tribun, habile dialecticien, il n'est pas si facile d'établir le lien. Le premier fonctionne en retrait de la gauche radicale du fait de son emprisonnement, et se borne à suivre la trajectoire des révolutionnaires islamistes et tiers-mondistes, dont certains ont réussi à pénétrer les "nouvelles radicalités", malgré les réticences de certains leaders comme Bernard Cassen à propos de leur présence au forum social de Londres <sup>48</sup>. Le second, doté d'un fort esprit christique et d'une habileté certaine à manier la rhétorique marxiste et libertaire, fascine par ses envolées lyriques les publics de la gauche extrême. La terreur et la haine sont les armes de Carlos, l'amour du pauvre et une théologie de la délivrance sont celles de Negri : "Si l'on ne souffre pas, on n'expie pas" <sup>49</sup>. Mais tous deux placent leur espoirs dans les capacités de mobilisation internationale d'une armée des "contre", d'où leur volonté de s'arrimer aux "nouvelles radicalités", plus particulièrement au mouvement altermondialiste, pour y imposer une ligne de pensée totalitaire.

La pensée totalitaire a peu de poids sans les structures -- mouvement de masse et parti-Etat -- nécessaires à son accomplissement. Mais ses capacités à fonctionner isolément font qu'elle trouve bon accueil dans les mondes démocratiques et qu'elle survit le plus souvent au processus de désintégration des sociétés édifiées sur son socle. Hannah Arendt pensait qu'à la mort de Lénine, tous les chemins étaient possibles pour le peuple russe. Rien n'est si sûr, car en 1924 le mouvement totalitaire bolchevique national et international était en place, tout comme les fondements, les moyens et les acteurs du système stalinien à venir. Hitler fut le maître d'œuvre du parti et de la machine gouvernementale nazis qui restent indissociablement liés à son nom et à sa pensée. La chute du nazisme a relégué sa pensée dans des groupuscules délégitimés par les démocraties, tel n'est pas le cas de l'héritage bolchevique. Certains de ses éléments constitutifs ont été recyclés, plus particulièrement l'idéologie et l'utopie, désormais dégagées d'une histoire sur laquelle nombre de chercheurs et militants – entre autres au sein des "nouvelles radicalités" – refusent de se pencher.

---

<sup>46</sup> Michael Hardt et Antonio Negri, *Empire*, op. cité, p. 478.

<sup>47</sup> Journal dirigé par Marc-Edouard Nabe, réduit à quelques numéros en 2004.

<sup>48</sup> Bernard Cassen, "Ces altermondialistes en perte de repères", Politis, 20 janvier 2005.

<sup>49</sup> Antonio Negri, *Du retour, Abécédaire biopolitique*, Paris, Calmann-Lévy, 2002, p. 37.